

Il n'est pas de plus grand amour...

Au petit déjeuner, Mamika fouilla du regard le grand marronnier pour tenter d'y apercevoir ce drôle d'oiseau migrateur apprivoisé par Joy, sans se douter le moins du monde qu'en cette heure matinale, il avait déjà fait un bon bout de chemin en compagnie de Frère Théophile.

— Sagamore ! soupira-t-elle rêveusement. Voilà un être attachant et très singulier. Au fait, nous n'avons même pas pensé à lui demander de quel pays il vient...

— Moi, je sais ! s'exclama Joy

— Ah bon ! Et d'où vient-il donc ?

— Il vient du pays de l'enfance !

Pour l'heure, Sagamore avait la tête toute bourdonnante de questions. Étaient-ce à proprement parler des interrogations venues de l'enfance ? Peut-être les grandes questions de l'existence se posent-elles à nous dès le tout début de notre vie, et nous rejoignent-elles, plus tard, sous la forme d'événements épisodiques dont nous peinons à reconnaître le sens. Il était en tout cas une certitude, c'est que Sagamore avait mis peu de temps à accéder à une place de choix dans le cœur de Joy. Celle-ci avait confié à Mamika cette exquise preuve de confiance : « Si je me perds et que quelqu'un me retrouve, j'aimerais bien que ce soit lui ! »

Sagamore aurait volontiers poursuivi sa conversation avec Frère Théophile. Le verbe de cet homme était à l'image de son physique : bien enraciné. Ce qu'il donnait à percevoir était bel et bon, et son regard ouvrait des perspectives larges et altières. De quoi faisait-il donc métier, cet homme qui semblait en dehors du monde et du temps, et qui n'avait de cesse d'abolir distances et frontières en s'obstinant à réunir l'inconciliable : l'instant et l'éternité, la méditation et l'action, le raisonnement et la résonance. Pourquoi pas la vie et la mort, pendant qu'on y était ! Pourquoi pas, en effet ? Sagamore se promit d'interroger Frère Théophile à ce sujet dès que l'occasion lui en serait donnée..

Dans le miroir de sa mémoire se refléta soudain ce début de phrase que Théophile avait posé à la craie sur le tableau noir : « Il n'est pas de plus grand amour... » Sagamore regrettait de s'être esquivé trop tôt, laissant ainsi la vérité de cette phrase en suspens. De fait, il s'agissait d'un vrai suspense méditatif, de ceux dont Théophile disait avec des airs d'herboriste médiéval, qu'ils étaient propices à la vigueur du discernement, à la hardiesse du corps et à l'ardeur de l'âme.

Sagamore essaya plusieurs solutions au rébus du « plus grand amour ». Il n'est pas de plus grand amour que de partir au bout du monde pour l'amour des siens... Il n'est pas de plus grand amour que de se laisser conduire vers une lumière que nous ne connaissons pas... Il n'est pas de plus grand amour que de chercher le chemin qui mène au puits...

Sagamore était tellement absorbé dans ses pensées qu'il se fit bousculer à plusieurs reprises, sans pour autant que son esprit ne change de cap.

— Vous n'avez pas fait attention ! lui lança un passant.

Sagamore releva la tête, percuté par cette apostrophe dont il apprécia illico la pertinence. En effet, y a-t-il plus grand amour que de porter une attention constante à tous ceux qui nous entourent ? Assurément, l'homme qui l'avait ainsi interpellé, dissimulé dans l'anonymat de la foule, devait être un sage pourvu du don divin du discernement.

— Grand merci ! lança-t-il au mystérieux messenger qui l'avait rappelé avec une juste vivacité à ce devoir de conscience : faire attention, c'est-à-dire être aux aguets, s'exercer à la vigilance de l'esprit tout autant qu'à la délicatesse du cœur. En un mot : veiller.

L'homme, un tantinet surpris par cette gratitude inattendue, se retourna pour clôturer l'incident d'un vague signe de la main, que Sagamore prit pour un salut fraternel ou, peut-être, un encouragement à persévérer sur la voie de la sagesse, quitte à continuer à se faire bousculer. Revigoré par ces indices nés du hasard de la marche et de la rencontre fortuite, Sagamore poursuivit ses spéculations spirituelles de plus belle :

Il n'est pas de plus grand amour que de réconcilier ce qui est séparé, de se rapprocher de son prochain, d'apprendre à pardonner ou à dire merci...

Combien étaient nombreuses les occasions d'exprimer de l'amour ! Oui, mais le tout grand amour, celui qui n'existe que dans la plénitude du don, comment le signifier ? Quelles lettres Frère Théophile, l'autre soir, pouvait bien s'approprier à composer sur le petit tableau noir, en soignant les pleins et les déliés ? Songeant à Joy et à ce qu'elle disait des statues dans la Maison du silence-qui-parle, Sagamore finit par se satisfaire de cette définition-là : « Il n'est pas de plus grand amour que de s'ouvrir au monde pour que le monde s'ouvre ».

Sagamore se promena dans Paris sans autre but que d'apprendre

à accorder son regard à tout ce qui était digne d'attention. Il y avait tant de captivants détails fixes ou en mouvement ! Il marcha tant et si bien qu'il s'avisa à un moment de prendre le métro pour rallier le quartier Latin.

Il en était là de ses pensées en attendant le métro quand lui apparut sur le quai d'en face, en vis-à-vis de lui, une femme tenant devant elle un cabas de jute portant la mention « Au Petit Bonheur ». Elle se trouvait si précisément dans l'axe de son regard et semblait porter le sac de façon si ostentatoire dans sa direction que Sagamore, sensible aux signes, pris le message pour un panneau indicateur. Il voulut suivre cette femme pour savoir où menait ce petit bonheur, et entreprit de changer de quai en s'engouffrant à toute vitesse dans l'escalier souterrain. Mais à peine émergea-t-il sur le quai d'en face, que le convoi fermait ses portes et effaçait définitivement toute trace de petit bonheur. Un peu décontenancé, Sagamore se dit qu'il fallait peut-être commencer ainsi, par des petits bonheurs fugaces, comme à l'école, avant de passer dans la classe supérieure et de prétendre maîtriser le grand bonheur qui dure.

Quand il arriva aux abords de son cher marronnier, Sagamore découvrit Joy à plat ventre dans la cour, sur sa marelle aux traits effacés où l'on devinait encore vaguement une trace de : PARADIS. Et elle s'amusait avec ce que Sagamore prit d'abord pour deux morceaux de réglisse.

— Paix royale, Sagamore !

— Paix royale à toi, Joy ! À quoi joues-tu donc ?

— Aux aimants ! C'est intéressant tout ce qui se passe avec : ils s'embrassent, ils se repoussent, ils s'attirent encore ! Regarde !

Joy s'amusait à démontrer à Sagamore que le même aimant, selon la

manière dont il est tourné, peut repousser l'autre très vivement ou, au contraire l'attirer irrésistiblement. Elle en tirait d'édifiantes conclusions sur les relations humaines, en prétendant que tout dépend de la manière dont nous sommes tournés. Elle appliquait cette même théorie expérimentale aux événements : « Soit tu les repousses, soit tu les attires... »

Sagamore s'étonnait de la perspicacité de cette gamine qui passait son temps en spéculations métaphysiques. Joy avait découvert que ce champ magnétique qui s'applique aux choses de la matière s'appliquait tout aussi pertinemment aux choses de l'esprit et que tout comme l'aimant attire le fer, nous avons nous aussi la capacité d'être assez *aimants* pour attirer naturellement tout ce que nous approchons... pour peu que nous soyons bien tournés !

— Au bout d'un moment, tu as beaucoup d'amour qui s'est engouffré à l'intérieur de toi comme un grand souffle revigorant, sans que tu t'en rendes compte. Tu te sens tout neuf. Et comme ton regard change, eh bien naturellement, le monde autour de toi change aussi. La Providence te fait les yeux doux, le bonheur te chuchote : « Psitt ! Par ici... » La vie est belle, resplendissante, même si on te marche sur les pieds dans le métro ou que l'on te bouscule dans la rue en te houspillant avec des vous-n'avez-pas-regarder-devant-vous ? Tu n'attires que de bonnes choses. Irrésistiblement. Les mauvaises choses, tu les croises comme tout le monde, mais elles passent leur chemin sans t'effleurer.

— C'est intéressant, ça !

— Bien sûr que c'est intéressant ! Tiens, avec Théophane, peut-être même qu'un jour on va être dans le dictionnaire ! On a découvert un sacré phénomène ! Lui, pour faire savant, il appelle ça la double loi de gravitation mystique : primo, à force d'aspirer au bien, on finit par être aspiré par le bien. Deuzio, à force d'être

aimant, on finit par aimer l'amour.

C'est aussi simple que le phénomène de pesanteur, sauf que là où ça se complique, c'est que ça dépend des hommes, je veux dire des uns et des autres – et pas seulement de toi et de moi, mais de l'humanité entière. Ce qui représente pas mal de monde à réconcilier, tu ne crois pas ? C'est pour ça que pour le bon Dieu, la pesanteur c'est garanti pour les siècles des siècles, tandis que la paix entre les hommes, c'est une autre histoire...

— Je peux te poser une question ?

— Encore ! Mais c'est une manie ! Tu me prends pour une maîtresse d'école, ou quoi ?

— Pourquoi dis-tu « Bonne et heureuse journée ! » quand on se quitte ? Tu dis cela comme on souhaite une bonne année...

— Parce que c'est tout pareil !

— ?...

— Un an et un jour, c'est égal ! C'est même écrit dans la Bible, tu sais le grand livre sacré : « Mille ans sont comme un jour » !

— Ça voudrait dire qu'on se connaît depuis un sacré bout de temps ! fit Sagamore en hochant la tête pensivement, quelque peu impressionné par la certitude démonstrative de la petite.

— Une petite éternité, environ. Ça t'étonne ? Moi, je connais Jésus-Christ le Magnifique depuis au moins cent mille ans !

— J'aimerais bien le connaître, moi aussi. Comment faut-il faire ?

— D'abord, apprendre à prier ! Mais pas dans le style « je vous en prie », politesse et chichis.

— Dans quel style, alors ? demanda Sagamore, intrigué.

— Le style où tu n'as rien, tu rends ta maison intérieure toute simple et accueillante et tu te laisses visiter. Maintenant, si tu veux vraiment te glisser dans la prière par la porte étroite, il faut com-

mencer par cultiver l'Espérance !

— L'Espérance ? De quel genre de fleur s'agit-il ?

— Oh ! d'une fleur très rare, plus rare encore que l'edelweiss en montagne ! Elle pousse vraiment à très haute altitude, quand tu respire à fond : c'est la persévérance dans l'espérance. La manière d'accepter les choses sans jamais se décourager, d'éduquer son regard à voir de la lumière même là où on croit qu'il n'y en a plus. Après, Frère Théophane le dit bien dans sa prière, « malgré les fluctuations de ce monde, nos cœurs restent tournés là où se trouvent les vraies joies ». Comme des tournesols, on se penche naturellement vers la lumière. Au bout d'un moment, tu finis par te fondre en Dieu, c'est la divinescence !

— La quoi ?

— Cherche pas dans le dictionnaire, c'est moi qui invente ! La *divinescence*, c'est l'incandescence des choses divines, c'est le feu de Dieu, si tu préfères. Plus tu brûles d'espérance, plus tu ressens la chaleur du feu. Alors ça te dit, de cultiver l'Espérance ?

— J'aimerais bien, mais je ne suis pas sûr d'être un très bon jardinier !

— Il faut commencer par semer des mots-graines à faire fleurir. C'est simple : tu glisses dans le cœur des gens des mots qui les ouvrent à la vie. Il faut qu'ils repartent plus heureux après t'avoir rencontré.

— Mais comment savoir ?

— Il ne faut pas chercher à savoir, ça ne nous appartient pas. Au fond du cœur de chacun, c'est mystère et boule de gomme. L'important, c'est de donner sans savoir.

— Cela m'a l'air bien compliqué, de cultiver cette fleur là...

— Sagamore ! dit Joy sur un ton de reproche. Il y a « amore »

dans ton nom. Et il y a aussi beaucoup d'« amore » dans tes yeux ! More and more... Il y a aussi Aurore dans ton cœur ! Et avec tout ça, tu n'es pas sûr de savoir cultiver l'Espérance ! Ben dis donc ! Je ne sais pas ce qu'il te faut encore pour être heureux ! Ou bien si, je sais...

— Tu sais quoi ?

— Ce qu'il te manque pour être heureux...

— Ah oui, tu joues les diseuses de bonne aventure, maintenant !

— Ce qu'il te manque, c'est le manque...

— Ça veut dire quoi, ça ?

— Ça veut dire que ton cœur manque un p'tit peu de désirs simples, voilà tout.

Sagamore se montrait tout à fait désemparé face à cette gamine des rues aux allures de princesse qui décidait de vos états d'âme et de votre sort avec un aplomb exaspérant.

— Tu veux me faire de la peine, c'est ça ? fit-il, réellement peiné.

— Non, je veux juste te pousser dans tes retrangetés !

« Dans tes retranchements », voulait dire Joy, mais elle pensait aussi aux paradoxes de nos étranges cœurs, et cela donnait ce curieux néologisme : retrangetés. À force d'entremêler les mots pour trouver le juste milieu prêché par Frère Théophile, Joy prenait quelque liberté avec le dictionnaire, ce qui donnait à ses réparties un caractère sibyllin et, parfois, tout bonnement indéchiffrable.

Avec Joy, Sagamore n'était pas au bout de ses peines. Mais il était déjà bien avancé dans sa quête du bonheur.